

2003-2004 Séminaire, 4^e séance du 07 janvier 2004

La perversion n'est plus ce qu'elle était

Lacan, le voile et la perversion

[...] ce qui est aimé dans l'objet de l'amour est quelque chose qui est au-delà. Ce quelque chose n'est rien sans doute, mais a cette propriété d'être là symboliquement. Parce qu'il est symbole, non seulement il peut, mais il doit être ce rien. Qu'est-ce qui peut matérialiser pour nous, de la façon la plus nette, cette relation d'interposition qui fait que ce qui est visé est au-delà de ce qui se présente ? – sinon ceci, qui est vraiment une des images les plus fondamentales de la relation humaine au monde, le voile, le rideau.

Le voile, le rideau devant quelque chose, est encore ce qui permet le mieux d'imager la situation fondamentale de l'amour. On peut même dire qu'avec la présence du rideau, ce qui est au-delà comme manque tend à se réaliser comme image. Sur le voile se peint l'absence.¹

En 1905, dans le premier de ses *Trois Essais sur la théorie du sexuel*, Freud découvre une *aberration*, une parmi bien d'autres, de l'ordre du sexuel chez l'Humain : le fétichisme du pied, ou celui de la chaussure.

Puis, en 1908, il remarque qu'il existe un certain nombre de théories sexuelles infantiles dont quelques-unes se focalisent sur une attribution particulière du phallus, chose curieuse,... aux femmes. Ces théories disent toutes, en somme, « les femmes ont un phallus ».

En 1910, dans son texte *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, Freud opère un lien, une jonction de ces recherches, en concluant que le fétiche est, de facto, le substitut du phallus manquant à/de la mère, et rendu présent de ce fait, par un joli tour de passe-passe. Le fétiche, dit-il, est l'*Ersatz* du phallus maternel, ou, généralisation, l'*Erzatz* du phallus manquant de/à la femme, de toute femme.

Tout cela n'a l'air de rien. C'est pourtant, à partir de là, une nouvelle approche et une nouvelle définition de la perversion qui se font jour. Celles-ci se centrent sur le complexe de castration. Elles ne concernent plus le pré-Œdipe comme c'était le cas avec le théorie pulsionnelle originelle. Mais tout directement l'Œdipe et sa non-réalisation ou sa perturbation.

En 1927, avec son article *Le fétichisme*, Freud donne une forme définitive à sa théorie de la perversion, en distinguant bien dorénavant les névroses, les

¹ J. Lacan, *La relation d'objet*, (1956-1957), Le Séminaire Livre IV, séance du 30 janvier 1957, Seuil, 1994, p.155.

psychoses et les perversions. Cette distinction - distinction restée princeps jusqu'à aujourd'hui -, s'établit entre le *refoulement* (Verdrängung) qui caractérise le fonctionnement de la névrose, la *forclusion* (Verwerfung) - terme que Lacan, spécialement, lit et arrache à Freud pour en faire le fonctionnement de la psychose -, et le *déni* (Verlungnung), cheville ouvrière de la perversion.

De quoi, au fond, s'agit-il ? Il s'agit de quelque chose de **double**, d'une situation, d'une position tenue qui soit, d'un point de vue qui voit...double. Il y a une diplopie de la perversion. Je reconnais que la mère *n'a pas* le phallus et, dans le même temps, dans le même mouvement, je nie ma reconnaissance d'à l'instant. Et je dis, la mère *l'a*. Mais elle ne l'a, en somme, que par le truchement du fétiche, en tant que celui-ci est un phallus, mais déplacé. Le but que vise la perversion, c'est bien alors de dénier la différence sexuelle et de proclamer, *urbi et orbi*, que toutes les femmes ont le phallus.

Le déni, ou désaveu, ou encore *démenti* - on sait que c'est ce dernier terme que préférera Lacan à la fin de son œuvre -, a une conséquence directe, un effet redoutable pour le sujet : le pouvoir de cliver. C'est le *clivage du moi*, l'*Ichspaltung*, comme on peut le lire dans son dernier article inachevé de 1938 : *Clivage du Moi dans le processus de défense*.

Freud en reste là.

Lacan reprend la question là où Freud, disparaissant, la laisse.

On peut dire, résumant une œuvre où chaque terme est pesé, que Jacques Lacan aura passé son temps, son œuvre, à lire Freud en y introduisant son propre opérateur de lecture, lacanien celui-là, de R.S.I. (Réel, Symbolique et Imaginaire). Il s'agit, pour lui, de montrer la distinction nécessaire à établir, à chaque instant, dans le champ de la psychanalyse, et qu'il nous faut sans cesse repérer, entre *symbolique*, *imaginaire* et *réel*.

Dès lors qu'est-ce qui se passe ? Eh bien, il se passe qu'on se met à lire différemment. C'est tout simple, mais radical et très bousculant.

Là où Freud n'aborde la question que par la perception visuelle : il y a absence, ça se voit, d'un organe *réel* chez la femme, Lacan impulse un véritable déplacement qui bouscule tout : dans cette absence, il ne s'agit pas du pénis réel, mais du phallus, en tant qu'imaginaire, ombre portée fantasmatisée attachée au pénis, mais aussi, plus fondamentalement, du phallus en tant que symbolique.

Le *fétiche*, c'est sa fonction principale, centrale, est une *défense contre l'angoisse du désir (dévorant) de la mère*. En ce sens on a pu remarquer qu'il avait la même fonction que la *phobie*. Il s'agit, dans les deux cas, d'installer une protection en avant de l'angoisse - l'angoisse qui fond sur vous lorsque le désir

de l'Autre risque de se faire pour vous un peu trop dévorant, quelque peu agressif ou engloutissant, et, surtout, insatiable...

L'enfant, garçon ou fille, face au manque - ce manque réfère à ce qui s'appelle, en termes lacaniens, le signifié du phallus comme signifiant de son désir à elle, sa mère - cherche toujours, au moins dans un premier temps, à se faire l'objet phallique qui manque à celle-ci. Il essaiera, répétitivement, de se faire objet, en se présentant comme *image* du phallus. S'imaginer *être le phallus de la mère*, ce que Lacan désignera par la lettre petit phi. Position, évidemment intenable, car impossible mais..., éminemment angoissante !

Néanmoins, pour certains, il faut parer à cette angoisse d'engloutissement maternel. Le sujet, alors animé de cette question, dans la position perverse, - laquelle peut se résumer ainsi : « comment être à la hauteur du désir de la mère » -, pose le fétiche comme phallus imaginaire, à la place du phallus symbolique qui manque chez celle-ci, car réellement et visuellement absent sur le corps maternel, sur le corps féminin. Cependant, il pose le fétiche entre, pourrait-on dire, *elle* et *lui*. Cette affaire est une affaire entre elle et lui, entre lui et elle... Et pour un tel sujet, comme le disait Lacan, *la femme a donc le phallus sur le fond de ce qu'elle ne l'a pas.*²

Mais si, très tard, Lacan, a choisi *démenti* pour traduire le *Verlungnung* freudien, très tôt il a abordé le problème de la perversion, y consacrant en somme, une grande partie, sinon la totalité, de son travail de l'année 1956-1957, sous la forme de son séminaire de cette année-là, intitulé *La relation d'objet*. En effet, vous l'aurez compris, la perversion, c'est bien toute la question de l'objet...

Une chose, en tout cas, est acquise, lorsque Lacan débute son séminaire consacré à la relation d'objet, autrement dit à la perversion, qui n'est qu'une perturbation dysfonctionnante de ladite relation d'objet, c'est l'idée que le *fétichisme* est le modèle, la paradigme, comme l'on dit savamment, de toute perversion. Ainsi, le *fétiche*, c'est ce qui représente le fondement même de la structure de toute perversion.

Référons-nous, ce soir, à ce chapitre IX de son séminaire *La relation d'objet*, donc de 1956-1957.

Si je disais tout à l'heure que la perversion fonctionnait sous le signe, le symbole du **DOUBLE**, ce n'est pas, bien sûr, pour rien. Car, s'il ne fallait ne rien retenir d'autre de la perversion, ce serait bien cela : **DOUBLE** ! De la

² Jacques LACAN, *Le Séminaire*, Livre V, *Les Formations de l'inconscient*, Le Seuil, 1998, p.453.

diplopie à la double face, du *Janus bi-frons* à la duplicité, tout, absolument tout ce qui concerne la perversion, se vit, fonctionne, se réalise sous le chef du **DOUBLE**...

Eh bien, ce soir aussi, c'est sous le chef du **double** que nous entrons dans l'abord de ce que faisons en étudiant la façon dont Lacan, lui-même, envisage le problème. Il le fait au moyen du *voile*. Qu'il appelle aussi, en même temps, le rideau. Vous comprenez peut-être un peu mieux ce soir pourquoi sur les argumentaires vous présentant chaque séance de mon séminaire de cette année, - excepté pour l'argument de ce soir -, vous avez pu voir le texte de l'argument, à chaque fois, encadré par un *rideau*, qui voilait quelque peu le texte, rendant peut-être sa lecture indéçise Celui-ci était, vous l'avez remarqué, comme à moitié ouvert, c'est-à-dire aussi, comme à moitié fermé. En fait, ni ouvert complètement, ni fermé de même. Ou encore, ouvert et fermé à la fois. Vous me suivez ? C'est-à-dire, ... oui, oui, vous avez compris, c'est-à-dire **DOUBLE**. Mais aussi indéçidable, résultat logique d'une telle présentation. Cette présentation, c'est précisément celle de la *perversion*. On ne sait jamais très bien, avec elle, et bien sûr, avec ceux/celles qui s'en font les porteurs/porteuses, où l'on en est !

Alors, le voile.... Tel que je vous l'ai reproduit dans l'argument, extrait de la page 156 du Livre IV, du Séminaire de Lacan, paru au Seuil (1994).

Eh bien, le voile - vous savez que la civilisation commence avec le voile, on voile le sexe, on place à cet endroit des génitoires, pour parler comme Dolto, en avant-poste, un linge, une surface qui arrête quoi ? Le regard ! - ...

Eh bien le voile, le rideau - car ce voile peut, doit toujours faire penser qu'il peut être déchiré ou lui-même se déchirer, s'ouvrir, s'entrebaïller -, ce que l'érotisme ou la pornographie savent très bien, comme l'on dit, exploiter...

Eh bien le voile, c'est ce qui, à la fois, va *cacher* et *désigner*, empêcher de voir et, en même temps, montrer. Pourquoi ? Parce que, un voile, un rideau, peu importe, c'est une surface écran. Un écran. Une toile, *net*. C'est-à-dire une surface projective. Et qu'est-ce qu'on projette sur une surface projective ? Une image, un imaginaire, tout un monde de représentations, une fantasmatique.

Cacher : c'est cacher le manque phallique de la mère, c'est cacher le *Rien* en ce lieu corporel de toute femme, par extension. Et, au-delà, de toute femme prise comme Objet. Le Rien est au-delà de l'Objet. Mais c'est aussi, dans le même mouvement, **désigner**, grâce à celui-ci, le voile, la figure, l'image, la représentation de ce dont il y a, en ce lieu, manque. Le voile est le lieu de projection de l'image fixe du phallus, appelons-le ici, *phallus symbolique*, puisqu'attribué dès lors à la mère, à la femme. Cette projection fait de la mère

(de la femme) un être qui est en place d'avoir, grâce à ladite projection sur le voile, le phallus. Ouf... !

	I	
	I	
	I	
Sujet	I	Objet ----- Rien
	I	
	I	

Voile

Mais, avec ce voile - tout voile -, la question qui se pose, c'est qu'il est possible d'y placer projectivement une image phallique, c'est-à-dire le fétiche, soit **DEVANT**, soit **DERRIERE** ledit voile. Deux séries de perversions en découlent, lesquelles ne recoupent pas, lacaniennement, ce qu'elles étaient freudiennement, comme on va le voir.

I) LE SUJET DEVANT LE VOILE PROJETTE SUR LE VOILE

	I » » » » » » » » » » » ».....	
	I Fétichisme	
	I Masochisme	
Sujet	I	Objet ----- Rien
	I Voyeurisme	
	I Homosexualité	
	I féminine	
	I » » » » » » » » » » » ».....	

Voile

1) *Le fétichisme :*

Le voile, posé par le sujet sur le manque phallique de la mère (de la femme) est le substitut (l'*Ersatz*) du phallus, ici immédiatement replacé/déplacé sur... ce qui a été vu en dernier, avant la « vision » du manque phallique féminin : un pied, une chaussure, une pantoufle, une natte, la chevelure, une culotte, un bas, une jarretelle, un soutien-gorge, etc... Ces objets sont « fétichisés », ils

sont le phallus... qui manque, rendu ainsi présent. Il s'agit bien d'un enjeu de présence.

2) *Le masochisme :*

Le grand texte de Freud à ce sujet est *On bat un enfant* (1919). La puissance phallique est représentée par le fouet et son maniement attendu du père, dans le fantasme d'Anna Freud, la fille de Freud. Fantasme à partir duquel Freud construit sa question du masochisme et sa théorie du fantasme.

Le monde de Léopold de Sacher Masoch réalise, quant à lui, un déplacement du père sur l'Autre qu'est *une* femme, cette femme-là, sa femme, Wanda. Il *faut* (notons l'impératif) qu'une femme, celle-ci et pas une autre ait le fouet phallique, soit froide, dure, cruelle, qu'elle ait tous les droits, etc... Tous les livres de Masoch parlent de cette demande, cette supplique, adressée à une femme, sa femme. Femme au fouet, au cuir, ou à la fourrure...

Mais, il n'y a pas, ici chez Lacan, comme il y a chez Freud, de complémentarité entre sadisme et masochisme. Et cette entité, le sadomasochisme, est parfaitement contraire à la pensée de Lacan. Celui-ci la partage, sur ce point, avec Gilles Deleuze.

Dernière dimension, c'est avec le masochisme, avec ce cher Masoch, que l'on a noté que la perversion, en général, c'est le domaine du *contrat*. Tout contrat, fera remarquer Lacan, a toujours un parfum de perversion. C'est la raison pour laquelle il a toujours critiqué et stigmatisé ceux qui parlaient de « contrat » analytique entre l'analyste et l'analysant, pour lui préférer la notion de « pacte ». L'analyse est un pacte de parole. En effet, le pacte réfère bien à la parole, le contrat à l'écrit, « Ô grand Lucifer !... », voyez donc Goethe et son Faust, un contrat ça se signe, pour Mephisto, et avec son sang de préférence...

3) *Le voyeurisme :*

Là non plus, pas de complémentarité. Aucune relation de complémentarité, chez Lacan, entre voyeurisme et exhibitionnisme. Plutôt une sorte de parallélisme... A cette occasion, mais un petit peu plus tard, lors de son séminaire *Le Désir et son interprétation*, deux ans après, 1958-1959, Lacan introduit, pour le voyeurisme, une notion intéressante, celle, très appropriée de *fente*...³ Il s'agit, pour le voyeur, dans le voyeurisme, de s'introduire dans

³ Jacques Lacan, *Le Désir et son interprétation*, 1958-1959, les séances des 3 et 10 juin 1959 (inédit).

l'intimité du désir de l'Autre, de le surprendre, de le voir succomber... Il réalise cette intromission de lui-même par le moyen de la *fente*, fente dans le rideau, le vêtement, la jalousie, le volet, l'entrebâillement de la porte, collé à la fente, ou bien à distance, avec des jumelles, un télescope, un appareil photo équipé d'un téléobjectif qui lui permette de « zoomer » sur le sexe, sur le corps de l'Autre, la femme ainsi matée...riellement prise à son piège. Le voyeur s'introduit dans le privé du monde de l'Autre, de la femme en son intimité voilée, dé-voilée... pour lui seul, et sans qu'elle le sache, ou le sache trop tard, pour elle s'en protéger. Faite ! Prise ! Violée du regard pénétrant du voyeur.

Mais il faut savoir que ce qui est recherché par le voyeur, *in fine*, c'est que l'Autre, la femme, finisse par être *intéressée* au spectacle qu'elle lui donne, voire même qu'elle arrive à désirer lui *offrir* ce spectacle en *complice* de la monstration de *ça* ! « Tu veux voir, eh bien, regarde ce que je t'offre, j'y suis, avec toi, participante » . Le sujet voyeur, quant à lui, est animé d'un fantasme dans lequel il *est* littéralement la *fente*. C'est une identification parfaite. Le sujet voyeur se croit *fente*. Il est littéralement l'entrebâillement du rideau, la déchirure du voile, la fissure de l'écran, il est cet entre-deux états : caché/montré, privé/public, extime/intime, dehors/dedans l'espace de l'Autre, cette porte entr'ouverte, double face, inter-face, réversible... **DOUBLE !**, en somme. La scène princeps, bien repérée par Freud, c'est la *Scène primitive*, scène supposée originaire du coït parental, d'où est issu l'enfant. Fantasme, plus que réalité d'un souvenir vécu et remémoré. Obsédant.

Mais ce voyeur, qu'est-ce qu'il veut voir, à la fin ? Il veut se rassurer sur sa croyance qui consiste à décréter que tous les être humains ont un phallus. Ainsi, ce qu'il veut voir, c'est très précisément ce que l'Autre, la femme, donne évidemment à voir à son *insu*. **Rien**. C'est parce qu'elle le donne à voir à son insu que la fantasme pervers du voyeur peut alors fonctionner à plein régime, lui permettant enfin de dénier à nouveau le manque phallique.

4) *L'homosexualité féminine* :

Le grand texte référentiel de Freud, ici, c'est bien sûr, *Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine*, de 1920, que Lacan, précisément, commente cette année-là, celle de son séminaire *La relation d'objet* (1956-1957). Que tout le monde psychanalytique a pris l'habitude d'appeler « La jeune homosexuelle ». On lira, à ce propos, l'importante étude qui vient de lui être consacrée et traduite en français aux Editions EPEL, éditions de l'Ecole Lacanienne de Psychanalyse.⁴

⁴ Ines Rieder, Diana Voigt, *Sidonie Csillag, Homosexuelle chez Freud, Lesbienne dans le siècle*, traduit de l'allemand par Thomas Gindele, EPEL, 2003, 400 pages.

Résumons l'enjeu : il s'agit d'une petite jeune fille bien sympathique, au déclin de l'Œdipe. Elle s'est tournée vers le père, mouvement naturel de l'Œdipe féminin, dans l'espoir de recevoir de lui ce cadeau entre tous, un enfant. Bien. Elle s'y prépare ardemment, c'est très attendrissant même si c'est désespéré. Elle s'occupe très bien d'un petit garçon de 4 ans, une vraie petite mère, qui est le fils d'amis de ses parents. Mais, patatra ! Son père met enceinte sa femme, c'est-à-dire sa mère à elle. Quelle idée ! C'était à moi de recevoir ce qu'il lui donne à elle !

La « jeune homosexuelle » est *frustrée*. Elle est frustrée, c'est-à-dire imaginativement manquante, de l'enfant, c'est-à-dire d'un objet réel, qu'elle espérait, vous me suivez, du père en tant que symbolique. I, R, puis S, ici. Eh bien, en réaction, il va se passer chez la demoiselle un renversement, un retournement : la demoiselle va venir s'identifier au père. Mais, attention, au père en tant qu'imaginaire. Au père donneur de phallus. Elle fait ainsi le deuil de l'enfant réel demandé au père, par le moyen de s'identifier au père donneur d'enfant-phallus, lui qui aurait pu ou pourrait le donner, mais qui s'y refuse. Elle, s'y *substitue*.

C'est donc à cet instant que « la jeune homosexuelle » entre dans la perversion en se tournant vers cette femme plus âgée, la Dame. Ce qu'elle aime chez la Dame de ses pensées, c'est, bien sûr, la Dame... mais ce qu'elle désire, n'est justement plus la Dame, mais quelque chose d'au-delà de la Dame, nous dit Lacan. Qu'est-ce que c'est, si ce n'est point la Dame ? Réponse : elle désire..., ce qui lui manque... A qui ? A la Dame ! Et qu'est-ce qui peut bien lui manquer à cette superbe femme qui, néanmoins, a fait le choix d'être une demi-mondaine ? Il lui manque... je vous le donne en mille ! Le phallus ! Mais le phallus en tant que symbolique. Et qu'est-ce que le phallus symbolique, généralement pour une femme ? Tout crûment : l'*enfant*. Il manque donc à la superbe Dame, son phallus symbolique. Elle n'a pas d'enfant. « La jeune homosexuelle » va se charger de réparer cette situation. Sa perversion d'homosexuelle pare à cela en voilant ce manque de la Dame presque parfaite par une substitut, *Ersatz*, comme on l'a vu dans la langue germanique. Un enfant. Un enfant en tant qu'image du phallus manquant, image phallique.

Comment « la jeune homosexuelle » procède-t-elle pour réaliser cette perversion, assez réussie, en somme, contre le père ? Elle s'identifie à son propre père. Elle va aimer les femmes, une femme, comme un homme. Freud le note parfaitement. Il en fait même un genre d'amour, chez les femmes. Un genre, un type, *Typus* écrit-il. *Ein männliches Typus*. C'est alors elle, « la jeune homosexuelle » qui a le pénis manquant sous la forme du phallus, ou pénis imaginaire, elle l'offre à la Dame de ses pensées, qui ne l'a pas, cette espèce de pute de luxe qui finit par s'émouvoir un peu, - car, regardez-y de plus près, elle a été plutôt froide jusque-là -, elle le donne selon l'équivalence découverte par Freud lui-même qui dit : enfant = pénis imaginaire.

Traduisons lacaniennement phallus (imaginaire) = enfant. « La jeune homosexuelle » voile le manque phallique dont est supposée souffrir la Dame de ses pensées en lui donnant, en lui offrant, c'est un véritable don, l'enfant, pour autant que l'enfant, c'est l'image phallique par excellence pour une femme. Il y a une autre image phallique, aujourd'hui, et à nouveau, pour les femmes, ce sont les seins... Mais on en reparlera plus tard, si on a le temps, en abordant la perversion au niveau sociologique et la place grandissante de la chirurgie plastique, reconstructrice et esthétique...

On connaît le regard furieux que lui jette, à elle et à son amie, le père, lorsque, publiquement, il les croise sur un petit pont qui enjambe une voie de chemin de fer interne à la ville de Vienne. On sait la suite, quasi-immédiatement c'est un passage à l'acte, véritable équivalent d'un accouchement, lui aussi public, « la jeune homosexuelle » se *fait* (retournement de la pulsion) en quelque sorte l'enfant de la Dame qui accouche, le terme employé par Freud ne trompe pas, il parle d'un *niederkommen* qui signifie en allemand *mettre bas*, à la fois ici donc, tomber et accoucher ; En effet, « la jeune homosexuelle » enjambe le parapet et « tombe » en bas sur la voie de chemin de fer.

II) LE SUJET DERRIERE LE VOILE TIENT LA PLACE, IDENTIFIE A LA MERE PHALLIQUE :

Le fétiche, c'est le phallus imaginaire ; tout le monde l'a bien compris. Mais deux possibilités s'offrent au sujet en place de perversion. Ce fétiche, il peut le placer devant le voile, projeté sur l'écran du voile. Mais il peut aussi le placer derrière le voile. Dans ce cas, le sujet dans la perversion, est nécessité à venir s'identifier à la mère pourvu d'un phallus, il devient cette mère (enfin) phallique, en étant lui-même le fétiche placé sur la mère, sur l'Objet qu'est cette mère, cette femme, objet au-delà duquel risque de s'apercevoir le Rien. Vous l'aurez ressenti, dans le premier cas de figure, nous sommes bien plus du côté de l'imaginaire que dans le second où nous nous trouvons plutôt fleurter déjà avec le réel. Dans le premier cas, le sujet projette sa croyance, dans le second, il l'incarne. Monde du théâtre, dans le premier cas, monde du cirque dans le second. Romain ou non. Car dans ce dernier cas, comme le dit Lacan : *Il se situe, non pas devant le voile, mais derrière, c'est-à-dire à la place de la mère.*⁵

Voici la série des perversions qui ressortissent de cette nouvelle position :

⁵ J.Lacan, *La relation d'objet, Le Séminaire*, Livre IV, Seuil, p.162.

Transvestisme	I		
	I		
Sadisme	I		
	I	Sujet	Objet ----- Rien
Exhibitionnisme	I		
	I		
Homosexualité	I		
Masculine	I		

Voile

1) *Le tranvestisme :*

S'envelopper de vêtements féminins c'est, pour le sujet masculin qui trempe dans cette perversion, s'identifier à la mère pourvue d'un phallus. Pourquoi ? Parce que ce sujet masculin, agissant ainsi, calme son angoisse dont il se protège, car il s'agit toujours, pour lui de *cachez le manque d'objet*⁶, comme le remarque Lacan, qui ajoutera, un peu plus loin : car il faut *qu'il soit toujours possible qu'on pense qu'il est là précisément où il n'est pas.*⁷

C'est là tout le jeu, faut-il parler d'art ?, du sujet dans la perversion transvestiste. Il est là, non il n'est pas là, il est ici, peut-être... Moi, le sujet, je sais, peut-être suis-je même le seul à savoir, où il est. Ouf ! Sacré phallus ! *His majesty the phallus !*

2) *Le sadisme:*

Là encore, pas de freudisme chez Lacan. Aucune symétrie, ni aucune réciproque, entre le sadisme et le masochisme. Le sadisme est autonome.

C'est ici l'identification à la mère porteuse du phallus qui prime. Une mère qui, selon l'expression courante, « porte la culotte ». C'est celle-là, et celle-là seule, qui apaise l'angoisse de castration.

Qu'y a-t-il dans la culotte ? Un phallus qui frappe, fouette, taille, écrase, ordonne... Première série : le bâton, la batte de baseball, la barre de fer, la chaîne, le coup de poing américain ; deuxième série : le fouet, la corde, la baguette, le lacet, le câble... ; troisième série : le sceptre, la crosse, la canne... ; quatrième série : le couteau, le rasoir, le scalpel, le cutter, les pinces.. ; etc... etc...

A chaque fois il s'agit de présentifier l'image phallique. Voyez Sade, *La Présidente de Montreuil*, par exemple, mais pas seulement.

⁶ J.Lacan, *Ibidem*, p.166, séance du 06 février 1957.

⁷ J. Lacan, *Ibid.*, p.194, séance du 27 février 1957.

3) *L'exhibitionnisme* :

Là aussi, pas de freudisme chez Lacan. L'exhibitionnisme n'est ni symétrique, ni réciproque du voyeurisme.

L'exhibitionniste, dira Lacan, deux ans plus tard dans son séminaire sur *Le Désir...*, c'est quelqu'un qui *entrouve son écran*⁸, c'est-à-dire son voile, son rideau... son pantalon, généralement. Il s'agit ici, pour l'exhibitionniste de s'offrir à la vue de l'Autre. Mais pourquoi ? Il s'agit, l'Autre, de le toucher, de l'émouvoir, de l'affecter *au-delà de sa pudeur*⁹, dira Lacan. Il faut, en fait, que l'exhibitionniste s'offre à la merci du désir supposé de l'Autre de voir...ça ! Il donne à voir...ça, pour voir lui-même, et jouir de cette « vision », de la prise et de la surprise de l'Autre dans le dévoilement. Le sujet pris dans la perversion jouit, toujours, de la sur-prise, supposée jouissante, de l'Autre. Le sujet, dans cette perversion, identifié à la mère qui l'a, se rassure de présentifier cette mère, en tant qu'il n'y aurait en elle aucun manque phallique.

Dans *La relation d'objet*, Lacan dit, cette année-là : *La technique de l'acte d'exhiber consiste pour le sujet à montrer ce qu'il a en tant que l'A/autre¹⁰ ne l'a pas. Comme il ressort de ses déclarations, l'exhibitionniste cherche, par ce dévoilement, à capturer l'autre dans ce qui est loin d'être une prise simple dans la fascination visuelle, et qui lui donne le plaisir de révéler à l'autre ce que celui-ci est supposé ne pas avoir, pour le plonger en même temps dans la honte de ce qui lui manque.*¹¹

4) *L'homosexualité masculine* :

Concernant, enfin, l'homosexualité masculine, il y a cette phrase, imparable cliniquement que prononce Lacan, cette année-là, à son séminaire *La relation d'objet*. Nous sommes à la séance du 27 février 1957 et Lacan vient de parler du transvestisme. Il ajoute :

*De même, dans l'homosexualité masculine, pour nous limiter à elle aujourd'hui, c'est encore de son phallus qu'il s'agit chez le sujet, mais, chose curieuse, c'est du sien en tant qu'il va le chercher chez un autre.*¹²

La question reste : mais pourquoi donc ? La réponse est celle-ci : parce qu'il, l'homosexuel masculin, s'identifie à une mère **devant** avoir le phallus, une mère qui tient donc une certaine place, une mère qui fait la loi, comme le dira

⁸ J. Lacan, *Le Désir et son interprétation* (1958-1959), séminaire du 10 juin 1959, (inédit).

⁹ J. Lacan, *Ibidem*.

¹⁰ Jacques-Alain Miller transcrit « l'Autre ». Philippe Julien, « l'autre » (in *Psychose, perversion, névrose. La lecture de Lacan*, Erès, Point Hors Ligne, 2000).

¹¹ J. Lacan, *La relation d'objet* (1956-1957), Livre IV, séance du 03 avril 1957, Seuil, 1994, p.272.

¹² J. Lacan, *Ibidem*, séance du 27 février 1957, p.194.

Lacan l'année suivante, dans son séminaire *Les Formations de l'inconscient* (1957-1958) :

[...] l'exigence de l'homosexuel, de rencontrer chez son partenaire l'organe pénien, correspond précisément à ceci que, dans la position primitive, celle qu'occupe le père fait la loi au père, ce qui est mis en question - non pas résolu, mais mis en question -, c'est de savoir si, vraiment, le père en a ou n'en a pas, et c'est très exactement cela qui est demandé par l'homosexuel à son partenaire, bien avant toute autre chose, et d'une façon prévalente par rapport à autre chose.¹³

Tout repose donc, vous l'aurez compris, sur cette identification à la mère. Mais identification à quoi de la mère ? A son amour ? Non, pas du tout, vous n'y êtes pas. A son désir alors ? Eh bien non, pas plus, curieusement. A quoi donc, enfin ? Lacan précisera : à sa **JOUISSANCE... !!**

Le fils répète la même jouissance, celle, subie, de sa mère sur lui, la jouissance de l'Autre. Il répète et perpétue cette jouissance-là en jouissant, à son tour, d'un objet semblable, voire identique, à ce qu'il fut enfant, pour sa mère, pour l'Autre. Il s'agit, avec constance, de maintenir sans faille la jouissance, en se mettant au service continu de la jouissance de l'Autre et, ici, dans l'homosexualité masculine, avec un choix d'objet exclusivement narcissique. Ca veut dire : du même !

Cette jouissance se réalise donc par ce que l'on appelé un **retournement**. Un retournement déjà bien repéré par Freud, qui parle dans les *Essais de psychanalyse*, en allemand, de **Wendung**. Ce qui a le même sens.

Le jeune homme a été fixé à sa mère, au sens du complexe d'Œdipe, d'une manière inhabituellement longue et intense. Mais vient enfin, la puberté enfin achevée, le temps d'échanger la mère contre un autre objet sexuel. Il se produit alors un retournement (Wendung) soudain ; l'adolescent n'abandonne pas sa mère mais s'identifie à elle, se transforme en elle et recherche maintenant des objets qui puissent remplacer pour lui son propre moi et qu'il puisse aimer et choyer, comme il en avait fait l'expérience grâce à sa mère.¹⁴

Ce **comme** est redoutable. Et, sans doute, le plus souvent, définitif. Car il s'incruste dans la structure.

Je vous remercie.

¹³ J. Lacan, *Les Formations de l'inconscient*, (1957-1958), Livre V, séance du 29 janvier 1958, Seuil, 1998, p.210.

¹⁴ Sigmund Freud, *Essais de psychanalyse*, Chapitre 7, *L'identification*, Paris, Payot, 1981, pp.171-172.